NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

71 Nº 4 1949

Chair et Esprit. Note ascétique et morale

Maurice BECQUÉ (c.s.s.r.)

p. 408 - 413

https://www.nrt.be/it/articoli/chair-et-esprit-note-ascetique-et-morale-2741

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

CHAIR ET ESPRIT

Note ascétique et morale

« Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni. »

Cette sentence de l'Ecriture concerne l'union conjugale. On peut l'étendre et l'appliquer à toute union dont Dieu même est l'auteur. Dieu a uni en nous *nature* et *grâce*. Et ce fut là le thème d'un précédent article (1). Il a uni en nous également *chair et esprit*. Cette constatation inspire l'article présent. Au fait, la défense de séparer ce que le ciel unit, le Maître en tient-il compte quand il parle de chasteté parfaite ? Ce qui tend à se joindre, non seulement homme et femme, mais davantage corps et âme, son glaive les sépare, semble-t-il, en les tranchant. Mauriac commence un de ses livres les plus émouvants par ce cri : « Le christianisme ne fait pas sa part à la chair (2). » Il se trompe. Jésus fait sa part à la chair au sens où elle signifie le corps. Il ne l'oppose pas à l'âme comme telle, pas même quand il conseille la chasteté absolue. C'est une *certaine chair* qu'il oppose à l'esprit (3). Opposition qui loin d'exclure, favorise l'union entre le corps et l'âme. On le verra.

Quiconque s'est un peu familiarisé avec la langue de l'Ecriture, a tôt fait de remarquer cette distinction entre corps et chair. Elle n'est pas une subtilité, un jeu de mots. Elle correspond à un vocabulaire, à une mentalité. Du point de vue scripturaire, la « chair » (σάρξ) c'est tout ce qui incline au mal. L'esprit (πνεῦμα) c'est tout ce qui incline au bien. Principe du mal, principe du bien, chair et esprit constituent deux pôles. Leur axe ne se situe pas toujours dans ce qu'on nomme « le corps », ni toujours dans ce qu'on appelle « l'âme ». Le centre de gravité se déplace. L'âme peut parfois devenir « chair », le corps « esprit ».

Ainsi on aurait tort de croire que la doctrine du Christ « ne fait pas sa part à la chair », au sens où celle-ci est « corps ». La part de la chair ? Ecoutez S. Jean : « Et le Verbe s'est fait chair (4). » La voilà qui devient *la part de Dieu*. Cette part que Dieu lui fait n'est-elle pas belle ? Les gestes de l'Homme-Dieu, ses miracles, surtout sa Résurrection, prélude de notre résurrection, témoignent en faveur de la chair en tant que corps. Le Christ a donné suite à ce besoin de corps. L'âme cherche son corps. Jamais Jésus n'a prétendu que ce corps fût mauvais. C'est la chair qui est mauvaise, la *chair-concupiscence*. Elle est faible, alors que l'esprit est ardent (5). Afin de conjurer ce péril charnel, le Christ tire le glaive et sabre. Dressant l'esprit contre la chair, il ménage une meilleure entente entre le corps et l'âme et en assure l'équilibre.

Exégètes et philosophes sont cette fois d'accord. Corps et âme composent un seul être humain. Deux pièces qui s'emboîtent l'une dans l'autre.

Pour la philosophie thomiste, l'âme c'est le corps, « en tant qu'informante c'est le corps même envisagé philosophiquement, c'est-à-dire quant à sa forme

---

(1) *Nouv. Rev. théol.*, t. LXIX, p. 713-730.

(2) F. Mauriac, *Souffrances et bonheur du chrétien*, Paris, 1931.

(3) Le Christ distingue deux parts dans l'homme. Témoin ce texte souvent cité : μὴ φοβεῖσθε ἀπὸ τῶν ἀποκτεννόντων τὸ σῶμα, τὴν δὲ ψυχὴν μὴ δυναμένων ἀποκτεῖναι (Mt X, 28). Encore que la ψυχή signifie plutôt *le souffle de vie*, non directement *l'esprit*.

(4) Jo., I, 14.

(5) Mc, XIV, 38.

propre... ; c'est le corps même en acte » (6). Cependant, l'âme est également esprit, en son indépendance par rapport à la matière. Le corps envisagé comme un poids matériel qui retient l'âme en tant que celle-ci est esprit, évasion, envol, le corps devient une « chair ». *Animus* où l'âme qui est « forme », moule et façonne son propre corps. *Anima* où l'âme qui est « esprit », s'éloigne et se dégage de la chair. Ainsi les manuels retrouvent les Saints Livres, et parlent la même langue. La chair, au sens biblique, cela veut dire le foyer de la concupiscence. Au point de vue philosophique et psychologique, c'est une espèce de pesanteur qui empêche l'esprit de décoller. Quant aux auteurs spirituels, ils voient surtout en elle l'instinct sexuel. Les passions impures sont dites « charnelles ». La luxure se nomme « le péché de la chair ». C'est lui principalement qu'on vise, même ici, en cet article.

Ce langage ascétique cependant pourrait donner le change, faire croire que l'acte de chair soit sans âme. Tout acte humain, parce qu'humain, incarne de l'âme. Le péché constitue un acte humain, un acte d'âme, sinon il n'y aurait plus péché. Il y aurait un « acte de l'homme » seulement, au sens où cette expression, selon l'École, s'oppose à l'acte humain et signifie un geste inconscient, réflexe, une action qui ne relève donc que de l'instinct. L'action consciente n'est jamais exclusivement charnelle ou sexuelle. Corps et âme ne travaillent pas l'un sans l'autre, non plus que chair et esprit. Chair et esprit ont beau vouloir se séparer complètement, ils ne se passent guère l'un de l'autre. Pas moyen de faire cavalier seul. Ils sont liés. En d'autres mots, chair et esprit ne forment pas deux pays séparés sur la carte de l'homme. Ils ont un territoire commun et la guerre qu'ils se font est intestine. Mais point de *no man's land* entre eux. De sorte que sur la carte humaine ces deux provinces chevauchent. On franchit la frontière presque sans le savoir. Sans cesse il faut prendre garde : ni douane, ni poteau indicateur. On croit fouler le sol de l'esprit alors que déjà depuis un moment on est sur territoire de chair.

En d'autres mots, l'inclination au bien est minée par l'inclination au mal et cette dernière est travaillée par la pensée vertueuse. Depuis la chute originelle, le mal infecte l'homme, la chair est dans l'esprit, au cœur de la cité. Il y a là un danger, et à la fois une sécurité. Si près de l'esprit, la chair l'influence, souvent le contamine. Et vice versa.

Car, d'autre part, l'esprit ayant cette compagne tout près de lui, en lui pour ainsi dire, peut sans cesse la transformer.

Au concret, une espèce d'endosmose se réalise entre eux. Telle prière, par exemple, se montre contaminée : l'infection de la chair a passé en elle et le spirituel tourne en du charnel, ainsi du lait caillé. Cela se nomme de la mystique sensuelle où l'on voit la charité se liquéfier, où l'on doit donner raison à Freud. Et c'est dommage. Heureusement l'inverse aussi a lieu. L'esprit assimilant la chair, la chair devenant en quelque sorte esprit. Filtrée, la boue change en eau claire. Et la voilà désormais transparente, cette chair que l'on avait crue tellement opaque. La voilà résorbée, sublimée. Sublimation non plus freudienne au dépens de l'esprit, au profit de la chair.

Sublimation chrétienne, récupération partielle, progressive, du merveilleux équilibre dont jouissaient Adam et Eve avant leur chute, qu'on appelle l'intégrité ou rectitude primitive. L'homme retourne à son origine, à son enfance. Le « fleuve de boue » revient à sa source, à sa limpidité première. Forcément, il garde quelque chose du fait d'avoir charrié une terre grasse et limoneuse. L'eau de notre âme prend une teinte quelque peu terreuse. Le chrétien deviendra au spirituel ce qu'il eût pu devenir au point de vue charnel. L'instinct, en passant jusqu'à la fine pointe de l'âme, l'a quelque peu marquée. Marque,

(6) Sertillanges, O.P., *Les grandes thèses de la philosophie thomiste*, Paris, 1928, p. 173, 190.

pas du tout tache, qui donne à chaque vie spirituelle une couleur spéciale. Regardez ce chrétien, meilleur que d'autres, ce saint. N'a-t-il pas exploité ses passions en vue d'atteindre les sommets ? Sans un instinct puissant, pas d'âme, pas de flamme, pas d'idéal, pas de zèle, nul « dynamisme » comme on dit aujourd'hui.

Il n'y a pas jusqu'à sa piété qui ne soit sexuée. Car enfin, si les mystiques ont emprunté leurs expressions à la langue de l'amour humain, c'est que l'amour divin lui-même transpose et transforme dans l'ordre de la charité ce qui appartenait à l'ordre de la chair. Cette transposition ne peut s'appeler une figure de style, mais vraie transformation, passage réel d'un ordre à l'autre. Le *Cantique des Cantiques* le prouve.

Un peu de casuistique s'impose ici. L'omettre, c'est se montrer pur théoricien, nullement praticien. La peur de présenter des cas procède de cette timidité coupable du professeur en chambre qui onques ne se servit de ses principes pour les résoudre. La bonne casuistique est une souplesse et même un art : l'art de réincarner les abstractions. Elle les replonge dans l'eau courante du temps et de l'espace. Elle ne se fige ni se dessèche en une mauvaise scolastique qui fixe dans l'abstrait les poids et les mesures, les heures. Sachant que la terre tourne, elle n'arrêtera pas, à la manière de Josué, le soleil qui se couche.

Ainsi, la théologie morale enseigne la prudence et déclare qu'il faut fuir en principe tout danger, toute occasion dangereuse. Comme de juste. Devenue pastorale, cette théologie a soin d'ajouter ce qui s'avère imprudent en telle ou telle circonstance. Elle veut une appréciation concrète, une application du principe. Celui d'éviter tout péril, signifie : Prends garde au feu. Tu as en toi de la matière inflammable. C'est la chair. Et le feu, c'est l'occasion. Tout cela pourtant semble encore trop abstrait. Il s'agit de telle chair individuée, de cet homme-là en présence de cette *occasion-là*. Les occasions dont parlent les théologiens ne sont pas toujours réelles. Au contraire, celles dont ils ne disent mot courent parfois les rues et les consciences. Que ne les ont-ils enchaînées, nos vieilles amies, qui, selon S. Augustin, nous tirent par le pan de notre robe de chair !

Chacun se fait son occasion, se crée son regard, celui qui met le feu aux poudres. « Quiconque, dit Jésus, regarde une femme avec convoitise, a déjà commis l'adultère avec elle, dans son cœur (7). » *Avec convoitise,* avec de quoi brûler, alors que ces mêmes yeux auraient pu voir les choses sous un autre éclairage moins violent, cependant plus puissant, celui de l'âme. On voit ce qu'on veut voir. Le vieil adage scolastique demeure actuel : *quidquid recipitur per modum recipientis recipitur* : tout objet se présente d'après celui qui se le présente. L'homme laissera-t-il libre cours à sa concupiscence, sa vue se troublera. Il ne verra plus clair. Son œil aura perdu la pureté originelle, celle de l'éden. Toujours vraie, par conséquent, malgré l'abus qu'on en a fait, cette exclamation de l'apôtre : *Omnia munda mundis,* tout est pur pour les purs (8). Pour les purs, oui, mais pour eux seuls. Et qui donc oserait se dire tout à fait pur ? Qui donc a le cœur assez pur pour que ses yeux, ses mains, ses actes le soient toujours ? N'a-t-on pas dit que les actes mentaux gardent une note sexuelle, et les actes instinctifs une note intellectuelle ? Vices et vertus se mêlent en nous et les vertus elles-mêmes sont des vins où l'on trouve souvent de la lie.

Aussi, est-ce sagesse de ne pas trop s'analyser. L'analyse a un temps. Ceux

(7) Mt., V, 28.
(8) *Tit.,* I, 15.

qui la pratiquent exagérément tournent la bouteille. Résultat : la lie qui reposait au fond, monte à présent à la surface et tout est altéré.

Est-ce à dire qu'il ne faille plus d'introspection ? Que si. Puisque le danger, la concupiscence, résident à l'intérieur. Les choses du dehors, l'homme les rend mauvaises, parce qu'il est lui-même mauvais, au dedans.

Au Christ, au saint, les créatures ne font pas du mal, et ne constituent donc pas un mal.

Il n'en est pas ainsi pour la plus grande part des hommes. Ils ont brouillé l'ordre de la nature. Elle s'est retournée contre eux. Ils l'ont maculée, pour n'avoir pas su rester propres. Leurs doigts ne l'étaient plus. Leurs gestes distillaient un poison qui prenait source dans la chair et le sang.

Et comment ne pas troubler sa vision ? Elle s'infiltre partout, l'eau boueuse que les passions déversent. Plus de limpidité possible. Alors, que faire ? Se surveiller. Le ton fait la chanson, l'occasion le larron et ces deux vieux proverbes de la sagesse populaire se complètent. L'occasion, a-t-on dit, est au-dedans de l'homme : cette note de musique bien sûr, elle est un do, un fa, tout ce qu'on veut, mais l'intonation vient de l'âme. Et chacune a sa résonance. Prendre garde au son du cœur.

Ce baiser est-il vraiment « une façon d'un peu se respirer le cœur ? Et d'un peu se goûter au bord des lèvres, l'âme » ? Signe de tendresse ou simple signe de politesse, il exprime des sentiments variés. Il y eut le baiser de la trahison, de Judas. Il y eut le baiser du repentir, de Madeleine. Il y eut le baiser au lépreux, de François. Ce baiser, ce geste affectueux, ce signe de chair ou d'âme, que vaut-il en tel homme ? Quelle est sa résonance ? La sagesse est dans l'« harmonie », l'équilibre, l'appréciation et le dosage du pour et du contre. Les notes d'en haut dominent vraiment ; quelques basses à peine l'accompagnent sans couvrir la voix claire dont le chant est tendresse pure. Est-ce ainsi ? Question d'avoir une loyauté tellement transparente qu'elle fasse voir le fond de l'âme, et qu'en toute vérité on puisse dire : le bien l'emporte sur le mal. L'impossible pureté sera dès lors possible. Il ne s'agira plus d'étouffer le cri sourd de l'instinct, mais de le surmonter par une impulsion de l'âme. Doser et mesurer les parts. La pudeur doit avoir la sienne ; pudeur qui est discrétion du sentiment et de son expression.

Pudeur encore qui, plus qu'une discrétion, est une clairvoyance, une prudence, un blindage de la pureté trop exposée au tir de l'ennemi. Pudeur qui ne peut se confondre avec la pudibonderie. Le pudibond appréhende le mal où il n'est guère. Il est hanté. Il oublie que, pour éviter tout péril, il faudrait non seulement quitter la terre des hommes, mais sa propre substance où le péril fermente, se désincarner. L'homme est de chair et a besoin de signes. Mais, à son tour, l'imprudent ou l'*impudent* si l'on veut, oublie sa condition charnelle, ses instincts de chair, cette fermentation du cœur. Il veut faire l'ange et se brûle les ailes ou plutôt les lèvres, les doigts. Les affections, c'est évident, peuvent et doivent s'exprimer par d'humbles gestes, par des signes, et le Christ s'en servit. Même les affections les plus spirituelles. Elles s'éteindraient sinon. Mais il faut faire un choix parmi ces signes, choix dicté par les règles de la prudence, des convenances, et parfois de l'obéissance, celle-ci valant même quand le danger n'existe plus, parce qu'il est commun.

Partout passeront pour indignes certaines manifestations de sentiment de la part d'un époux envers une autre femme que la sienne, de la part d'un clerc envers une femme qui n'est pas de sa famille, etc... Si, bien des « vieux garçons » sont devenus des meurtriers de l'amour, d'autres, beaucoup d'autres en sont les braconniers. Une pureté sans défaut, mais mal conduite, a pu chez certains dessécher le cœur, ailleurs le liquéfier en une sensibilité morbide. Elle aurait dû dilater ce cœur, d'une tendresse, la plus profonde,

la plus douce, la plus exquise de toutes les tendresses où l'esprit, sous l'action de la grâce, eût, de façon définitive, transfiguré la chair : la charité.

La grâce ! Certains l'ont trop divinisée, d'autres l'ont trop humanisée. Elle n'est pas Dieu, elle n'est pas l'homme. Elle est quelque chose de Dieu, quelque chose de l'homme. Voilà pourquoi elle est tellement efficace. C'est elle, elle seule, qui renouvellera le miracle des Noces de Cana, symbole de l'amour, en la nature humaine : l'eau de la chair transformée en un vin de l'esprit.

Il est un cas typique où chair et esprit se sont entrelacés : la volupté de connaître.

Au paradis terrestre, nos premiers parents avaient permission de manger des fruits de tous les arbres, hormis l'arbre « de la connaissance du bien et du mal ». Est-ce la saveur particulière aux fruits de cet arbre qui les attira ? Bien plutôt la connaissance qu'ils escomptaient retirer de ces pommes de mystère.

A voir la folle humanité se jeter sur les pommes du mal, les fruits défendus de la chair, on en vient à se demander, à se redemander, si c'est tellement la sensibilité, la saveur des pommes de la luxure qui les allèche. Ne serait-ce pas le désir de savoir ce que le mal promet ou peut donner ? Le plaisir de la pomme, sans doute, mais aussi et plus encore parfois, la *curiosité* de *cette* pomme. A tout prix connaître, goûter *tel* fruit, puis *tel* autre. Et l'expérience cent fois faite prédit que les fruits défendus n'ont pas un goût supérieur aux autres. Pas plus de goût, mais voilà, c'est un *autre* goût, un inconnu. Cela intéresse. Posséder, pénétrer, « incorporer » le mystère de ce fruit-là. Incorporer, c'est bien le mot. Pourquoi, sinon, ces nombreux adultères, ces aventures amoureuses, ces appels vers de nouvelles étreintes ? La volupté n'en est pas toujours une explication adéquate. Monsieur Gustave Thibon est, on le sait, de cet avis. A la convoitise de la chair, se joint celle de l'esprit : cette rage de « connaître » le mystère des corps étrangers (les corps plus mystérieux que les âmes, parce que plus étanches à l'esprit).

Une fois connus, goûtés, incorporés, on laisse là ces fruits. Vidés de leur mystère, ils ne disent plus rien. Du mal on abandonne les zestes. Conquise, la créature du péché perd brusquement les deux tiers de son attrait, de son instinct.

Cette curiosité, gourmandise de l'esprit, dans le cas des lectures obscènes, des regards impudiques, c'est la plus impérieuse, la plus indéracinable passion de l'homme. L'homme, cet être que l'esprit caractérise, possède en celui-ci ses plus fortes inclinations...

L'autre jour, il s'était promis plus de vigilance dans ses regards. Or, ce matin-là même, ouvrant la fenêtre, tout de suite ses yeux ont discerné à travers les mailles du rideau de la chambre en face une silhouette tentatrice. Il se disait : « ne regarde plus ». Rien n'y fit, ses yeux restèrent rivés. « Baisse les yeux ». Pas un cil ne bougea. Mais que se passa-t-il ? La main bougea... Elle seule obéit à la volonté et lentement se porta vers la fenêtre, la ferma, tandis que les yeux, jusqu'à la fin, restèrent obstinément accrochés au rideau ajouré d'en face. On eût dit une abeille déjà lourde du miel butiné, que rien n'arrache à cette fleur dont elle épuise le suc...

Pourtant beaucoup se demanderont : cette gourmandise des yeux, dont il vient d'être dit qu'elle naît d'un immense appétit de savoir, ne provient-elle pas avant tout d'une gourmandise du cœur, d'un besoin de sentir ? Avant tout ? Non, du moins dans la plupart des cas. D'ailleurs il est bon, quoique banal, de rappeler que sous la curiosité spirituelle rampe la curiosité charnelle. C'est sûr. La Bible qui use des mêmes mots, faute d'en avoir assez pour les actions spirituelles et charnelles, appelle l'œuvre de la chair une

connaissance. Mais c'est la connaissance-sensation. En ce cas, les sens veulent savoir, goûter, sentir. Dans la concupiscence des yeux, l'esprit a sa part, mais la chair joue un rôle, à tout le moins. Car enfin, d'où vient ce désir de savoir ? Voir, savoir, afin *d'avoir*. Avoir parce qu'on aime. Savoir pour s'unir à l'objet qu'on aime. Mais il y a malgré tout le plaisir de savoir *pour lui-même*. Savoir pour savoir. Le mystère attire. Aussi une religion sans mystères est-elle sans attraction. Le mystère promet, quitte à ne pas toujours tenir ses promesses. Il est même quelquefois un trompe-l'œil. Ce qui est défendu, mystérieux, « tabou », excite la curiosité de l'intelligence.

Il n'en demeure pas moins vrai qu'un certain besoin de connaître procède d'une vague complaisance pour la chose à connaître, d'une inclination sensible.

Savoir pour savoir constitue certes un plaisir. Il s'y trouve cependant un autre. Une sorte d'attirance qui pousse l'homme à connaître ce qu'il désire confusément. Mauriac dit quelque part dans son *Journal* que seul le petit pauvre aux jolis yeux fait pitié, fait pleurer, intéresse (9). On désire le voir, le connaître, lui parler, s'en occuper, parce qu'il suscite de l'intérêt. L'attrait ici se combine avec la pitié ; la joie de donner sans intérêt se mêle à l'intérêt de jouir ; l'appétit de connaître accueille la douceur de sentir. Le tout, dans cette charité à l'égard du bel enfant malheureux, sera de faire de la douceur des sens une suavité de l'âme.

Éternelle sublimation ! Au commencement il y avait non pas le sexe, comme l'ont cru certains freudiens, au commencement il y avait l'amour. Car Dieu qui est commencement, qui est amour, mit celui-ci dans l'homme — avant toute autre chose. Bossuet affirme que Dieu, créant le cœur de l'homme, y versa d'abord la bonté. C'est la tendance au bien qui est première. Aussi l'homme aime-t-il sans même savoir au juste ce qu'il aime, celui qu'il aime. En ce sens, il aime avant de connaître. Il veut connaître parce qu'il aime. D'où ce désir de savoir ce qu'on ne sait pas ; la « *libido sciendi* » semble contredire l'« *ignoti nulla cupido* » : le goût de l'inconnu, l'indifférence à son égard.

Aimer, au demeurant, n'est-ce pas déjà connaître d'une connaissance imparfaite, comme d'instinct, par « connaturalité » ? Or cette connaissance désire s'achever. « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. »

Cette « connaturalité » se remarque dans n'importe quelle tendance humaine. Ainsi, Adam et Eve n'ont jamais voulu goûter du *bois* de l'arbre. Ils savaient d'avance, par instinct, que les fruits seuls avaient de la saveur. Ils en firent l'expérience, mais ils voulurent étendre indûment le champ de cette jeune expérience et goûter plus et goûter tout, jusqu'aux fruits défendus. Ce fut leur perte : vouloir tout goûter, tout connaître, le bien et le mal.

Que d'hommes se sont perdus pour n'avoir pas eu le courage de renoncer à quelque « connaissance », en vue d'autres, bien plus conformes à leur destin.

Et chaque jour l'histoire de la chute se répète. Puisse le chaste ne jamais l'oublier ! Puisse-t-il ne pas vouloir tout expérimenter, mais faire le sacrifice d'une expérience, même riche et bonne, en vue d'une expérience et d'un amour meilleurs !

Beauplateau. M. et L. BECQUÉ, C.ss.R.

---

(9) F. Mauriac, *Journal*, t. II, Paris, 1937, p. 193.